

Un dimanche à la piscine à Kigali ou la bêtise humaine

Aurélien Boivin

Number 130, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, A. (2003). Review of [*Un dimanche à la piscine à Kigali ou la bêtise humaine*]. *Québec français*, (130), 91–94.



Un dimanche à la piscine à Kigali ou la bêtise humaine

PAR AURÉLIEN BOIVIN

De quoi s'agit-il ?

À la fois un roman reportage, une chronique sociale et un roman d'amour, *Un dimanche à la piscine à Kigali*¹ de Gil Courtemanche est d'abord publié en octobre 2000, puis réédité en 2002 et traduit dans une dizaine de langues. Le succès a été instantané. L'intrigue s'amorce avec l'arrivée de l'ex-réalisateur de Radio-Canada devenu journaliste, Bernard Valcourt, recruté par un responsable de l'Agence canadienne de développement international (ACDI) pour procéder à « l'établissement d'une station de télévision dont la première mission serait éducative, en particulier dans le domaine de la santé communautaire et du sida » (p. 26), cette terrible maladie qu'on n'ose pas même nommer, mais qui fait des ravages à une vitesse vertigineuse alors que plane sur le pays une guerre civile

qui, on le dira à la fin, fera entre 800 000 et un million de victimes. Valcourt accepte le poste de co-directeur de ce projet qui, après deux ans, tourne en rond car le gouvernement rwandais refuse de s'y engager à fond et ne cesse « de trouver des raisons pour en reporter l'inauguration » (p. 27). En vrai reporter, le journaliste note dans son carnet, celui que nous lisons, les atrocités de la « guerre civile larvée » (p. 25), qui oppose « les Hutus, largement majoritaires », et « les Tutsis [qui composaient] environ quinze pour cent de la population » (p. 25). Les premiers veulent exterminer les seconds, pour jouir à eux seuls de tout le pays. Ils étaient convaincus « que seule la disparition des Tutsis et de leurs alliés garantirait leur survie » (p. 230). Le journaliste dénonce l'hypocrisie et la cupidité des dirigeants manipulés

par les politiques monétaires et les assoiffés du Tiers-monde, tant les Noires, en particulier, sont l'objet de convoitise des « petits chefs blancs ». En homme d'expérience des pays en voie de développement, il sait ce qui se prépare depuis quelques années. Il a beau se faire un devoir d'alerter les Nations unies et les responsables de la coopération internationale, non seulement on ne l'écoute pas, mais encore on le menace, lui, un expatrié qui, à la suite de sa rencontre avec Gentille, une ex-étudiante en service social de l'Université de Butare, décide de vivre dans ce pays avec celle qu'il a choisie comme épouse. Le mariage est célébré un dimanche, mais, le soir même, le couple, en fuite vers Nairobi, en raison de la guerre, est séparé, des militaires hutus arrêtant la jeune mariée et sa fille adoptive, alors que le journaliste, frappé à la tête, se réveille seul dans l'avion. C'est de la capitale du Kenya, après avoir passé

Gil Courtemanche
**Un dimanche à la piscine
à Kigali**



La rivalité entre les Hutus et les Tutsis est au cœur du roman et du drame qu'il dénonce. Cette rivalité entraîne la haine réciproque des deux ethnies, dont l'une est presque appelée à disparaître.



quelques semaines dans un camp de réfugiés, qu'il revient à Kigali dans l'espoir de retrouver celle qu'il aime. Elle est morte, selon les témoignages de rares amis qui ont survécu aux massacres, mais a laissé un cahier, sorte de journal intime, dans lequel elle rend compte des atrocités dont elle a été victime de la part d'un sergent hutu depuis sa séparation. Contre toute attente, Valcourt la retrouve dans un marché public, mutilée dans son corps et dans son âme. Elle le supplie de partir, car elle n'est plus une femme et est atteinte de la terrible maladie. Quelque temps plus tard, Valcourt, qui a complété l'écriture de son carnet, défend les droits des accusés de génocide et vit toujours au Rwanda, avec une femme médecin suédoise. Ils ont adopté une fillette hutu qu'ils ont appelée Gentille. Et ils sont heureux.

Le titre

Un dimanche à la piscine à Kigali aurait pu s'appeler, des critiques l'ont répété, « Chronique d'un génocide annoncé² », « Chronique d'un massacre annoncé³ » ou encore, selon Stanley Péan, « L'amour au temps de la machette et du sida⁴ ». Le roman relate en effet les atrocités dont ont été victimes les Tutsis et leurs amis Hutus, qui ont tenté de les protéger, en plus de raconter une belle histoire d'amour. En optant pour *Un dimanche à la piscine à Kigali*, le romancier a voulu insister sur l'aveuglement de ce qu'il appelle la faune des « experts internationaux, de bourgeois rwandais, d'expatriés retors ou tristes et de prostituées » (p. 11), qui se rassemble le dimanche, autour de la piscine de l'hôtel des Mille-Collines, à Kigali, où tous ensemble ils organisent la vie et surtout la mort annoncée de la population entassée dans « des milliers de petites maisons rouges, hurlantes et joyeuses d'enfants, agonisantes de sidéens et de paludéens » (p. 12), qui ne sait rien de ce qui se passe à la piscine. C'est ce désintérêt de ces responsables du développement international qui se comportent comme de véritables vautours qu'a voulu dénoncer le romancier, qui s'en prend « aux explorateurs bruyants du tiers-cul » (p. 14), entendons le tiers-monde, ces exploités qui ne pensent qu'à leur bien-être sans se préoccuper de celui de la population qu'ils sont censés aider. En fait, cette visite à la piscine est la preuve de l'insouciance et

de la négligence des supposés coopérants, qui se contentent de vains palabres plutôt que s'intéresser au drame pourtant évident qui se prépare, et ressemblent, à s'y méprendre, à ces « choucas énormes comme des aigles et nombreux comme des moineaux » (p. 12), et à ces buses qui s'installent autour de la piscine, guettant leurs proies.

Le lieu et le temps

La grande majorité de l'intrigue se déroule à Kigali, la capitale du Rwanda, petite république de l'Afrique centrale qui a accédé à son indépendance en 1961. C'est le pays aux mille collines, d'une beauté paradisiaque, selon le narrateur, mais rapidement devenu, avec l'avènement du sida et des atrocités qu'engendre la rivalité entre les deux groupes ethniques qui forment la population, un « pays de merde », « un pays de fous et de combattants » (p. 200), un « pays condamné [...] à disparaître. Que ce soit la machette ou la queue infectée qui fasse le travail, quelle différence. Oui, il y en avait une, la queue était plus douce que la machette » (p. 107). La ville est peu décrite, tout comme celles où se déplace Valcourt, soit Mugina, où a été assassiné le missionnaire canadien François Cardinal (p. 148 et s.), ou Butare. Sont nommées les villes de Rundo, Gitarama, Bugesera, et plusieurs autres, sans oublier le camp boueux de Byumba, au Kenya, où se réfugie Valcourt pendant quelques semaines et où s'entassaient déjà, de préciser le narrateur, plus de cent mille réfugiés qui ont fui le Rwanda et la guerre civile. Au retour, il s'arrête à Ntarama, à Rundo, avant d'atteindre Kigali, qui est alors une ville déserte. Montréal, la ville natale de Valcourt, est aussi évoquée, tout comme un séjour en Éthiopie au moment de la famine.

L'intrigue débute au début d'avril 1994 et dure tout au plus trois mois ou à peu près. Mais Valcourt est à Kigali depuis bientôt deux ans, ayant été recruté à Montréal le 10 avril 1992 pour mettre sur pied une station de télévision éducative. Il est arrivé au Rwanda en juin (p. 27). Une foule d'événements qui se sont déroulés au cours de ces deux années et même un peu avant sont condensés et rapportés dans ces premiers jours d'avril 1994, au moment du génocide, comme le meurtre du missionnaire canadien en

1992. C'est le 6 avril que meurt le président du pays, Juvénal Habyarimana, quand l'avion qui le transportait « a explosé au-dessus de la base de Kanombe [...] touché par un missile lancé par des rebelles tutsis » (p. 239), mort annoncée (p. 19). C'est le 7 avril que dix Casques bleus belges tombent dans une embuscade, sont faits prisonniers, battus puis froidement assassinés (p. 244, note), sans que n'ose intervenir le général de l'ONU, le Canadien Roméo Dallaire (p. 128), ce qui a provoqué le rappel par le gouvernement belge de son contingent de soldats. C'est le dimanche 10 avril, et non le 9 (p. 221), comme le dit le romancier, que Valcourt et Gentille se marient à Kigali, mariage annoncé lors d'une visite du père Louis (p. 179), et que la fille adoptive du couple est baptisée. Le 6 avril est un mercredi et non un jeudi (p. 231). Ils quittent ensemble le soir même pour Nairobi, que Gentille et sa fille adoptive n'atteindront jamais. Le journal de Gentille débute le 11 avril, lendemain de son mariage, et se termine le 19 du même mois, court espace où elle est victime de nombreuses agressions sexuelles. Valcourt passe quatre semaines au camp de Byumba, soit jusqu'au 8 ou 10 mai, où il en profite pour recueillir les témoignages des survivants des massacres dans le but avoué d'« écrire la véritable histoire du génocide. Il met une autre semaine pour rejoindre ensuite Kigali, en suivant un bataillon de soldats du FPR (p. 254), trajet qu'il associe à une véritable « descente aux enfers », qui n'est pas sans lui rappeler à lui, un athée, le difficile parcours du Christ (p. 255). C'est à son arrivée (vers la mi-mai) qu'il entre en possession du journal de Gentille intitulé « Histoire de Gentille après son mariage » (p. 263). Il passe ensuite beaucoup de temps à tenter de savoir « la fin de Gentille » (p. 279) et à arpenter la ville, où il ne reconnaît plus personne (p. 281), à la recherche de celle qu'il aime. Gentille meurt six mois plus tard (novembre ou décembre) d'une pneumonie foudroyante (p. 283), alors que Valcourt, qui, au bureau du procureur, a assisté aux interrogatoires de « ceux qui avaient ordonné que Gentille et des milliers d'autres femmes soient reléguées dans le purgatoire des morts-vivants » (p. 283), connaît un nouveau bonheur avec une femme-médecin suédoise toujours à Kigali.

La structure

Dédié à ses « amis rwandais emportés par la tourmente », « [à] quelques héros obscurs qui vivent toujours » et « [finalement à Gentille [...] », précise d'entrée de jeu le romancier, *Un dimanche à la piscine à Kigali* est constitué de quinze chapitres et d'un Prologue. On pourrait diviser ce roman (« Les personnages ont tous existé, et dans presque tous les cas j'ai utilisé leur véritable nom », confie-t-il à Caroline Montpetit⁵) en deux parties d'inégales longueurs. La première reconstitue pour le bénéfice du lecteur le contexte rwandais d'avant les atrocités et les massacres où se précise la grande rivalité entre les deux groupes ethniques, les Hutus et les Tutsis. Dans la seconde, les massacres se succèdent que le romancier décrit souvent dans les moindres détails, non sans crudité, comme pour rendre témoignage, afin que le lecteur sache ce qui s'est réellement passé dans ce pays. Car le narrateur, qui a beaucoup de traits communs avec le romancier journaliste, identifie les vrais coupables de ce génocide annoncé, minutieusement préparé. Il s'en prend d'abord aux Blancs, ces « petits chefs » (p. 156) qui souffrent de la maladie du pouvoir et qu'il tient responsables de l'exploitation des Noirs qu'ils opposent entre eux comme pour mieux les contrôler et faire triompher leurs idées. Ils gardent dans l'ignorance et l'inaction des populations entières que dirigent des chefs corrompus. Ils font ainsi la pluie et le beau temps dans ce « pays de merde » et font preuve de supériorité, sentiment qui déteint maintenant sur les Hutus à l'égard des Tutsis, les Juifs de ce nouvel holocauste. Valcourt s'en prend encore à l'ONU et à son représentant, le général Dallaire, qu'il accuse de ne pas avoir défendu la population ni d'avoir veillé au respect des accords d'Arusha (p. 128). Au nom de la justice et de l'égalité entre les peuples, il dénonce féroce-ment les abus de pouvoir de ces coopérants qui n'ont que le nom, de « ces petits conseillers d'ambassade, ces parachutistes musclés ou boutonneux, ces tâcherons de la communauté internationale, ces consultants de pacotille qui ne passent pas une seule soirée sans avoir au bras, puis au sexe les plus belles femmes de la ville » (p. 155-156). Il fait encore le procès du colonialisme, tant celui de la France qu'il accuse expressément de ne pas s'inquiéter « de

l'inhumanité qu'elle cautionnait et nourrissait de ses armes et de ses conseillers militaires » (p. 108), que du Canada, ce « pays sans importance dans le concert des nations [qui] exerçait néanmoins dans certaines régions du monde une influence qui pouvait en déterminer l'avenir et surtout l'accès à la démocratie » (p. 26).

Les personnages (les principaux)

Bernard Valcourt. Homme de gauche et humaniste (p. 43), Bernard Valcourt, ex-réalisateur à Radio-Canada et journaliste chevronné, a couvert plusieurs grands événements mondiaux. Au Rwanda depuis bientôt deux ans, au moment où s'amorce l'intrigue, il travaille à l'implantation d'une télévision éducative, qui ne fonctionne toujours pas. Il prépare aussi un documentaire sur le sida⁶, bien appuyé par une foule de malades qui lui fournissent des témoignages troublants. Conscient d'un drame inévitable, il note dans un carnet les détails susceptibles de l'aider à rendre à son tour témoignage de la situation de ce pays condamné à disparaître si rien n'est fait pour enrayer le conflit racial et la barbarie. Il se dit un témoin solitaire (p. 123), mais combien démuni. La situation qui se détériore dans toutes les régions du pays le rend pessimiste. Il épie, guette, écoute, sans jamais faire la leçon (p. 100). Même s'il dénonce de multiples meurtres dont se rendent coupables les dirigeants hutus, voire certains coopérants belges, par exemple, et qu'il porte des accusations à la police militaire corrompue, il ne se prend pas pour un brave (p. 125). Bien au contraire, il se considère plutôt comme un peureux et n'a pas l'impression d'agir par devoir mais bien « par réflexe, parce que c'est ainsi qu'on doit faire dans une société civilisée » (*ibid.*). Ce véritable Roméo qui aime d'amour Gentille rédige « un long article sur le meurtre de ses amis, sur le génocide annoncé et sur le calme contemplatif du commandant des forces des Nations unies » (p. 130), que les journaux du monde entier refusent de publier, à l'exception d'un petit hebdomadaire belge. D'où ses dénonciations du colonialisme qu'exercent les Blancs qui refusent d'intervenir.

Gentille Jean-Damascène. Jeune Rwandaise de 22 ans, elle est diplômée en

service social de l'Université de Butare, mais doit se contenter d'un poste de serveuse dans le bar de l'hôtel des Mille-Collines, en plein centre de Kigali. Hutue dans le corps d'une Tutsie, elle est d'une grande beauté (p. 45). Elle a connu une enfance difficile et a été agressée par plusieurs membres de sa famille (p. 83). Elle aime Valcourt et veut s'enfuir avec lui au Canada, car elle sait que ses jours sont comptés dans ce pays où les femmes sont condamnées à mourir après avoir servi de bonne chair aux hommes de son pays qui ne pensent qu'à prendre leur plaisir. « Elle veut être aimée comme une Blanche, comme dans les films dans lesquels on ne voyait que des caresses et de longs baisers, des bouquets de fleurs et des hommes qui pleuraient de douleur amoureuse » (p. 83). Si elle est un peu naïve, elle est aussi une femme silencieuse, discrète et réservée (p. 43). Elle qui n'a jamais connu le bonheur veut être aimée par un Blanc gentil comme Valcourt.

Méthode. « [C]adre à la Banque populaire, disc-jockey les week-ends à la discothèque de Lando » (p. 69) et ami de Valcourt, Méthode meurt du sida et de la tuberculose, à trente et un ans, dans une chambre de l'hôtel des Mille-Collines, comme il le souhaitait, non sans avoir, une dernière fois, satisfait sa passion pour les femmes (p. 65).

Raphaël. Ami de Valcourt et frère de Méthode, il est militant comme lui dans le FPR, l'armée secrète, clandestine des Tutsis. Les Hutus le considèrent, comme son frère d'ailleurs, comme un terroriste et incendient sa maison. Il connaît une mort affreuse aux mains des gardes présidentiels, en même temps que d'autres.

Jean Laflamme. Jeune diplomate canadien de trente ans qui en est à son premier poste en carrière à l'étranger (p. 148), il rêve « de sa première villa, de son premier jardin, de sa première cuisinière, ce qui représente aujourd'hui, d'avouer Valcourt, à défaut de pouvoir influencer le cours de l'histoire, le principal plaisir du diplomate représentant un pays comme le Canada au Rwanda » (p. 148). C'est lui qui est chargé de rédiger le rapport sur la mort violente du frère Cardinal. Pour ne pas nuire à sa carrière, il conclut, comme le souhaitait l'ambasadrice du Canada dans ce pays, qui n'a pas un beau rôle, pensant uniquement au

golf, en pleine guerre civile, à une attaque de voyous, refusant de considérer l'assassinat politique. Sa femme, qui distribue ses charmes à gauche et à droite, est atteinte du sida et doit rentrer au Canada.

Roméo Dallaire. Ce militaire de carrière n'est jamais nommé, mais est facilement reconnaissable. On parle de lui comme d'un général canadien (p. 77), commandant des troupes de l'ONU (p. 22). « Un miracle de mimétisme », aux yeux de Valcourt, qui doute de ses compétences et de son expérience, « il incarne parfaitement son pays ainsi que son employeur [l'ONU] [...] Effacé, timide, peu disert et naïf comme le Canada », il est présenté comme un « fonctionnaire méticuleux, légaliste, bureaucrate exemplaire et angélique comme le Grand Machin » (p. 22). On le dit « honnête homme et bon catholique » (p. 23), « [h]omme sans préjugés, car [...] homme de devoir, le major général [...] entrevoit cette mission comme dix-huit mois de repos bien mérité, loin de la paperasse et des ronds de jambe onusiens » (*ibid.*). On sait la suite : disposant de peu de moyens, il n'a pu remplir adéquatement sa mission (p. 23-24), car incapable de prendre des décisions éclairées, lui, un vrai Canadien, une imitation de Suisse, un fonctionnaire qui suit la procédure à la lettre » (p. 72), et, selon un Rwandais : « Ici, si tu suis la procédure, tu es cent morts en retard » (*ibid.*). Il parle souvent « comme un communiqué de presse » (p. 243) et a une démarche de condamné à mort (p. 244).

Léon Mugasera. Bien connu au Québec, pour avoir, avec son avocat Guy Bertrand, contesté son avis d'expulsion du pays, Léon Mugasera est bel et bien nommé (p. 162-163). Il est présenté comme « [c]elui qui au Québec se donne des airs d'étudiant en sciences politiques, mais qui organise les escadrons de la mort faisant la chasse aux Tutsis, la nuit, à Remero, à Gikondo ou à Nyamirambo » (p. 16). Comme Léo, qui écrit ses discours et qui est perçu comme « l'idéologue extrémiste hutu, dit l'Empereur, ou le Lion Vengeur », Léon aurait prononcé un discours qui aurait enflammé le pays (p. 20).

Le père Louis. Missionnaire champenois, directeur de Caritas et administrateur des dons du programme d'alimentation mondiale (p. 176), il exerce son ministère

sans trop se préoccuper de la guerre qui s'installe à travers tout le pays. Il a choisi le parti du silence (p. 180), pour sauver des vies (p. 177). Mais il n'en peut plus de vivre ainsi. Aussi il dénonce l'attitude de l'Église catholique qui garde la tête dans le sable (p. 180-182). Il trahit même le secret de la confession (p. 181).

Les thèmes

La rivalité entre les Hutus et les Tutsis est au cœur du roman et du drame qu'il dénonce. Cette rivalité entraîne la haine réciproque des deux ethnies, dont l'une est presque appelée à disparaître. Les Tutsis sont qualifiés de « cafards » ou de « cancrelats », ou de « fils de putes ». Valcourt dénonce l'absurdité de cette guerre et les abus de pouvoir et la lâcheté des hommes, qui logent des deux côtés.

Les atrocités. Courtemanche décrit les horreurs des massacres, des viols, de la maladie, de la mort même qui découlent du conflit larvé entre les deux communautés qui composent le pays. Valcourt les note soigneusement dans son carnet et, sans chercher le sensationnalisme, les rapporte fidèlement pour nous faire réfléchir sur l'inhumanité des humains. Il a peine à comprendre que des gens civilisés puissent s'entretenir uniquement en raison de la couleur de la peau et de la minceur de la taille (p. 123). Il en veut d'ailleurs aux Blancs qui ne sont pas intervenus et qui ont laissé les Noirs se battre entre eux.

L'amour. Valcourt et Gentille vivent une vraie histoire d'amour qui est toute-fois perturbée par la guerre et par la haine que se vouent les habitants qui se méfient les uns des autres. L'amour, Gentille le trouve au contact des poésies d'Éluard, dans un recueil que Valcourt traîne dans son baluchon et qu'il lui fait lire. Ce sentiment est associé au vif désir de durer, de vivre, de perpétuer la vie.

La mort. Elle rôde partout et emprunte divers visages. C'est d'abord un geste banal, « un geste du quotidien » (p. 93) que révèlent les ravages du sida, cette « maladie honteuse et au surplus si contagieuse » (p. 56), qui venait « de la queue des hommes qui ne se lavent pas » (p. 39). Méthode ne sait « pas très bien comment la maladie fonctionne », mais la considère comme « une forme de folie du corps humain qui succombe morceau par morceau à toutes ses faiblesses » (p. 69).

L'espoir. Malgré toutes les atrocités dont il est témoin, Valcourt entretient l'espoir. Il persiste à ressentir « le souffle enveloppant de l'ordre de la vie. Courtemanche et son héros sont capables aussi de reconnaître la grandeur d'âme de certaines gens ordinaires devenus des héros obscurs, en particulier quelques membres de communautés religieuses (« petites sœurs du Lac-Saint-Jean, de Québec ou de la Beauce qui recueillaient des prostituées et leur apprenaient les vertus de la capote », quand elle ne s'occupaient pas des sidéens, « qui vivaient dans l'opprobre, la honte, la dissimulation, le mensonge », p. 24).

Le sens du roman

Il y a sans doute plusieurs sens que l'on peut donner à ce roman. Courtemanche, qui se cache sous les traits de Valcourt, entend bien montrer l'absurdité de l'homme qui pense avant tout à sa propre personne avant de songer au sort de la collectivité. Tous les héros d'*Un dimanche à la piscine* à Kigali défendent d'abord leur propre intérêt. Et si les Tutsis étaient les plus forts, ils élimineraient aussi les Hutus. En insistant sur les atrocités, Courtemanche veut susciter la réflexion et faire en sorte « que jamais plus la communauté internationale ne tolér[e] qu'on élimine un peuple de la surface de la terre » (p. 231). Car, Valcourt est formel, il est bien facile de recourir à la violence et de se transformer en assassins (p. 118). Comme l'écrit Lise Lachance, le roman de Courtemanche « est un réquisitoire contre les coupables et les lâches ». Il se veut un hymne à la vie.

Notes

- 1 *Un dimanche à la piscine à Kigali. Roman*, [Montréal], Boréal, [2002], 283 [1] p. (« Boréal Express », n° 134) [1^{re} édition : 2000].
- 2 Suzanne Giguère, « Un dimanche à la radio », Radio-Canada.
- 3 Lise Lachance, « Chronique d'un massacre annoncé », *Le Soleil*, 11 novembre 2000, p. D-13.
- 4 Stanley Péan, « Noire Afrique noire », *La Presse*, 5 novembre 2000.
- 5 Caroline Montpetit, « Amour sur fond d'horreur. Gil Coutemanche », *Le Devoir*, 28 et 29 octobre 2000, p. D-1, D-5.
- 6 Courtemanche a tourné lui aussi un documentaire sur le même sujet qui lui a valu quelques prix prestigieux.